Chanson

Autor(en): **Croisier, Henry**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 48

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-215991

Nutzungsbedingungen

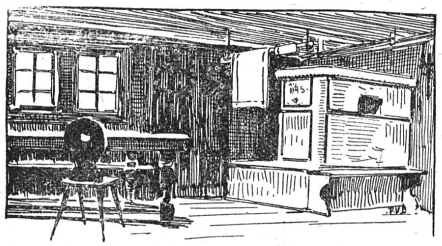
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch



AUJOURD'HUI COMME AUTREFOIS

« Les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas ! » C'est un dicton bien connu. Dit-il vrai ? Il ne le paraît pas; pas toujours, tout au moins. Les jours se suivent et le monde change bien peu. Même la grande guerre mondiale, qui a mis tout sens dessus dessous a bel et bien laissé les hommes tels qu'ils étaient avant 1913, à peu de chose près. Et bien des coutumes aussi sont restées ce qu'elles étaient.

Tenez, les lignes que voici ont été écrites en 1864; il y a donc cinquante-six ans. Le dirait-on ? Ne sont-elles pas d'actualité ?...

* * *

Il y a quelque temps déjà, je lisais à quelques dames l'article du *Conteur vaudois* intitulé : *Tout pour l'homme, rien pour la femme.* Arrivé à l'endroit où l'on nous qualifie si peu charitablement du nom de *monstre*, une voix s'éleva du milieu de mes auditrices, disant : — Je proteste ! — Est-ce sérieusement ? lui demandai-je. — Oui, sérieusement, et si je l'osais, j'écrirais même à M. le rédacteur pour lui dire que mon mari n'est pas un monstre. — Protesteriez-vous aussi contre les vertus qu'on vous attribue ? lui demandai-je encore quand j'eus fini de lire l'article. — Oh ! me répliqua-t-elle après une pause et un demi-soupir, celui qui nous appelle ainsi ne le fait que pour mieux pouvoir nous déchirer une autre fois. Nous avons nos défauts, nous le savons, et les hommes les leurs, mais si on se supportait des deux parts plus qu'on ne le fait, on serait bien plus heureux.

Voilà, M. le rédacteur, la protestation d'une personne qui ne se croit ni l'être le plus doux, ni le plus aimable, ni le plus compatissant, ni le plus patient, ni le plus vertueux, ni le plus adorable. Et pourtant, cela dit entre nous, je n'hésiterais pas à lui conférer toutes ces qualités.

Permettez-moi d'ajouter aussi quelques mots à la décharge de notre sexe; je ne prétends pas le disculper, mais seulement expliquer l'une des principales causes de l'état de choses que vous signalez.

Oui, il n'est que trop vrai, l'homme, après avoir promis de rendre heureuse la compagne qu'il s'est donnée, tombe souvent à son égard dans une indifférence coupable, et ne pensant qu'à soi, va chercher ailleurs que dans le foyer domestique plaisirs et distractions. Hâtons-nous de dire pourtant qu'il y a de nombreuses exceptions. Il est encore des maris qui préfèrent la maison à un joli café, à une fête de tir. Il en est qui, sous l'habit militaire, pensent à leur femme en soupirant et qui s'abstiennent d'aller *par ci, par là,* comme dit notre brave instructeur, conter fleurette vers les fontaines. Mais enfin, pour beaucoup, les choses se passent autrement et pourquoi ?

Ce n'est pas chez l'homme fait que nous devons chercher les principes de ce mal, mais chez le jeune homme déjà. Combien y a-t-il de jeunes gens qui prennent l'habitude d'aller chaque jour au café, après-midi, pour *prendre la tasse,* et le soir pour *voir les amis* ou pour tuer le temps ? Or, l'habitude est une seconde nature; jeunes on les voit au café chaque jour; vieux, on les y rencontrera encore; et ce qu'il y a de grave, c'est que le remède à cet état de choses est difficile. Que voulez-vous qu'un jeune homme fasse de ses soirées à Lausanne ?... Croit-on peut-être qu'après avoir chiffré, écrit, *bûché* tout le jour, il soit capable de rester enfermé chez lui et travailler encore ? Non, il ne le peut pas, il ne le doit pas, il a besoin de respirer une autre atmosphère, de voir des amis; il lui faut de la distraction, du mouvement... halte ! du mouvement ! Est-ce au café qu'il le prend ce mouvement ? Non, et c'est là un des grands défauts de la jeunesse lausannoise, c'est qu'elle ne prend pas assez de mouvement; elle n'aime pas ce qui fatigue; la preuve en est la société de gymnastique qui, à Lausanne, ville de vingt mille habitants, ne compte qu'une quarantaine de membres.

Ne prenant pas de mouvement, que reste-t-il au jeune homme quand il a fini son travail journalier ? l'intérieur de famille ? Il existe rarement ou offre souvent fort peu d'agrément. Les sociétés de chant ? Mais on ne chante pas tous les jours. Et puis ? C'est tout. Quoi donc d'étonnant que les cafés aient de l'attraction pour lui. Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Il recherche donc ses amis et comme il est rare qu'il puisse les recevoir chez lui, ou qu'il aille chez eux, il est tout simple qu'on se trouve au café.

La plupart des jeunes gens désireraient la vie de famille et préféreraient une agréable société de dames à l'agrément du café, mais combien de portes sont-elles ouvertes à celui qui n'a pas quelque sœur qui puisse l'introduire et servir de prétexte ? C'est si dangereux qu'un jeune homme voie quelquefois une jeune fille !... il pourrait en résulter... de l'amour ! et déjà chaque mère voit à ce mot tout un roman tragique... un enlèvement... un suicide !...

Quelques parents moins timorés tolèrent-ils, chez eux, la visite de quelque connaissance, immédiatement les langues du quartier se mettent en mouvement; on ne tarde pas à faire courir le bruit que la fille de la maison est, dit-on, fiancée.

Parfois, cependant, on permettra à une jeune fille d'accepter l'invitation d'un bal, d'une partie de chalet; juste, dirait-on, pour montrer au jeune homme quel charme il y a dans la société des dames, et la lui interdire après. Aussi qu'arrive-t-il, le soir il va au café, mais le dimanche, en revanche, il ne manque pas d'aller à l'église pour... voir le beau sexe. Beau mobile, n'est-ce pas.

Une partie de la population est encore plus stricte; bals, parties, théâtres et autres distractions sont bannis et réputés, plaisirs mondains et frivoles. On se contente de soirées religieuses, et un jeune homme n'y peut parler à une jeune fille. A l'entendre ce soir-là, on le dirait détaché du monde et de ses convoitises; mais malheureusement cela ne durera pas.

Ne vaudrait-il pas mieux pour lui qu'il dansât quelquefois et qu'il pût jouir de la société d'honorables personnes, que de lui faire prendre le dégoût des choses sérieuses en lui montrant la vie sous un jour trop sévère.

Il faut que les jeunes gens apprennent à se connaître avant qu'ils s'unissent pour la vie.

Les rapports entre les jeunes gens des deux sexes sont trop étroits, peu naturels, peu francs, tel est à mon avis la cause qui fait plus tard bien des ménages malheureux, la cause de bien des chagrins domestiques et de l'absence d'une confiance réciproque sans laquelle la vraie vie de famille est impossible; et tant que de tels rapports subsisteront, les jeunes gens continueront à aller au café pour *voir les amis,* et à l'église pour voir le beau sexe et plus tard encore au café pour causer politique, et à l'église... le jour du Jeûne.

E. Gonin.

Chacun pour soi. — Monsieur le syndic, mon mari me maltraite.

— Cela ne me regarde pas.

— Il dit du mal de vous.

— Cela ne vous regarde pas.

Prudence. — Allons, encore un verre !

— Non, vois-tu, j'ai déménagé hier, et je ne connais pas encore bien l'escalier de ma nouvelle maison.

LA VIGNE ET L'ORMEAU

Il était un ormeau, jeune enfant du bocage
Qui, voyant à ses pieds ramper la vigne en fleur
Lui dit : « Venez à moi, ma sœur,
» Et marions notre feuillage.
» Quand la vigne embrasse l'ormeau,
» Elle est plus forte, il est plus beau.
» Je serai votre appui, vous serez ma richesse. »
Il dit. Le pampre avec souplesse
S'entrelace au jeune arbrisseau.
La charge en fut d'abord légère,
Mais la fleur devint fruit, chaque jour plus pesant;
L'ormeau succombe enfin et le voilà gisant
Avec les enfants et la mère.
Avant que d'épouser, jeune homme, songez bien
Aux soins toujours croissants qu'une famille entraîne,
Le mariage est un charmant lien,
Le ménage une lourde chaîne.

Porchat.

PRO JUVENTUTE

On nous demande la publication de l'appel ci-dessous, que nous recommandons à la bienveillance de nos lecteurs :

« La guerre mondiale a eu des conséquences si formidables que le monde entier cherche encore d'où viendra le salut. La nécessité de mener une croisade énergique contre l'alcoolisme, la tuberculose, les maladies vénériennes apparaît plus urgente que jamais. C'est le foyer familial, l'atmosphère dans laquelle grandit l'enfant qu'il faut purifier et ennoblir. Car c'est en faveur de l'enfant que nous pourrons accomplir le travail le plus efficace. C'est lui qu'il faut protéger des dangers physiques ou moraux; c'est la jeunesse qu'il faut maintenir dans la bonne voie. Veiller sur elle, c'est travailler au salut de la société de demain. C'est la tâche que s'est assignée *Pro Juventute.* La Suisse a fait énormément en faveur des enfants malheureux des pays belligérants. Elle doit maintenant s'occuper de ses propres enfants.

» Travaillons à obtenir une meilleure hygiène à l'école et dans la famille, à améliorer la santé physique et morale de notre jeunesse. *Pro Juventute* se propose, cette année, de venir spécialement en aide aux institutions et établissements s'occupant d'enfants dont l'état physique ou moral laisse à désirer. La vente habituelle de timbres et cartes de Noël lui permettra de réunir les fonds nécessaires. Il faut que chacun considère comme un devoir de soutenir dans la mesure de ses forces cette œuvre utile entre toutes.

» *W. Wildbolz,* colonel divisionnaire.

Nos gosses. — Ton papa, que fait-i, dis ?

— Rien, il est député. Et le tien de papa, qu'est-ce qui fait ?

— Tout ce que veut maman.

Quipropo. — Ah ! madame, vous avez là une jolie pendule, et la figure qui la surmonte est ravissante. C'est Andromaque, n'est-ce pas ?

— Non, c'est en bronze.

CHANSON

1

Tu rêves, bergère,
à cette étrangère
qui passa, légère,
en cabriolet;
car tu l'as suivie
les yeux gros d'envie !
Las ! tu plains ta vie
à l'heure qu'il est !

2

La route est glissante :
ta fière passante,
c'est la Glu, pressante,
qui tend un filet
où seront saignées
mouches d'araignées
plus tard dédaignées !
Ah ! c'est mal, c'est laid,

3

dans ta grâce, exquise,
de singer, conquise
ces airs de marquise
en mal de blason,
quand, là, tu disposes
d'œillets et de roses
ce matin, écloses,
devant ta maison !

4

N'as-tu pas, superbes
des champs et des herbes,
de beaux blés en gerbes
couleur de soleil,
nids dans la ramée,
un toit, sa fumée,
une terre aimée,
un lac sans pareil ?

5

Tu souris ? tu pleures ?
Laisse, au fil des heures
les voix et les leurres
passer simplement.
L'amour viendra vite.
Saisis-le, petite !
L'époux qui t'invite
suffit amplement.

Henry Croisier.

Plus tard. — Monsieur et madame sont-ils chez eux ?

— Oui, monsieur.

— Ah !... Eh bien ! je repasserai.

Bonheur. — Que veux-tu, ma pauvre enfant ! Je t'avais mariée à Alfred, parce qu'il avait juré connaître le secret pour te rendre heureuse.

— C'est vrai, maman, c'était un secret; mais... il l'a gardé.

Satisfai.t — Mossieu, je me permettrai de vous dire que je ne partage nullement vos convictions.

— Et moi, mossieu, j'en suis bien aise... Si vous les partagiez, ça les diminuerait.